

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.331. — 10 centimes.

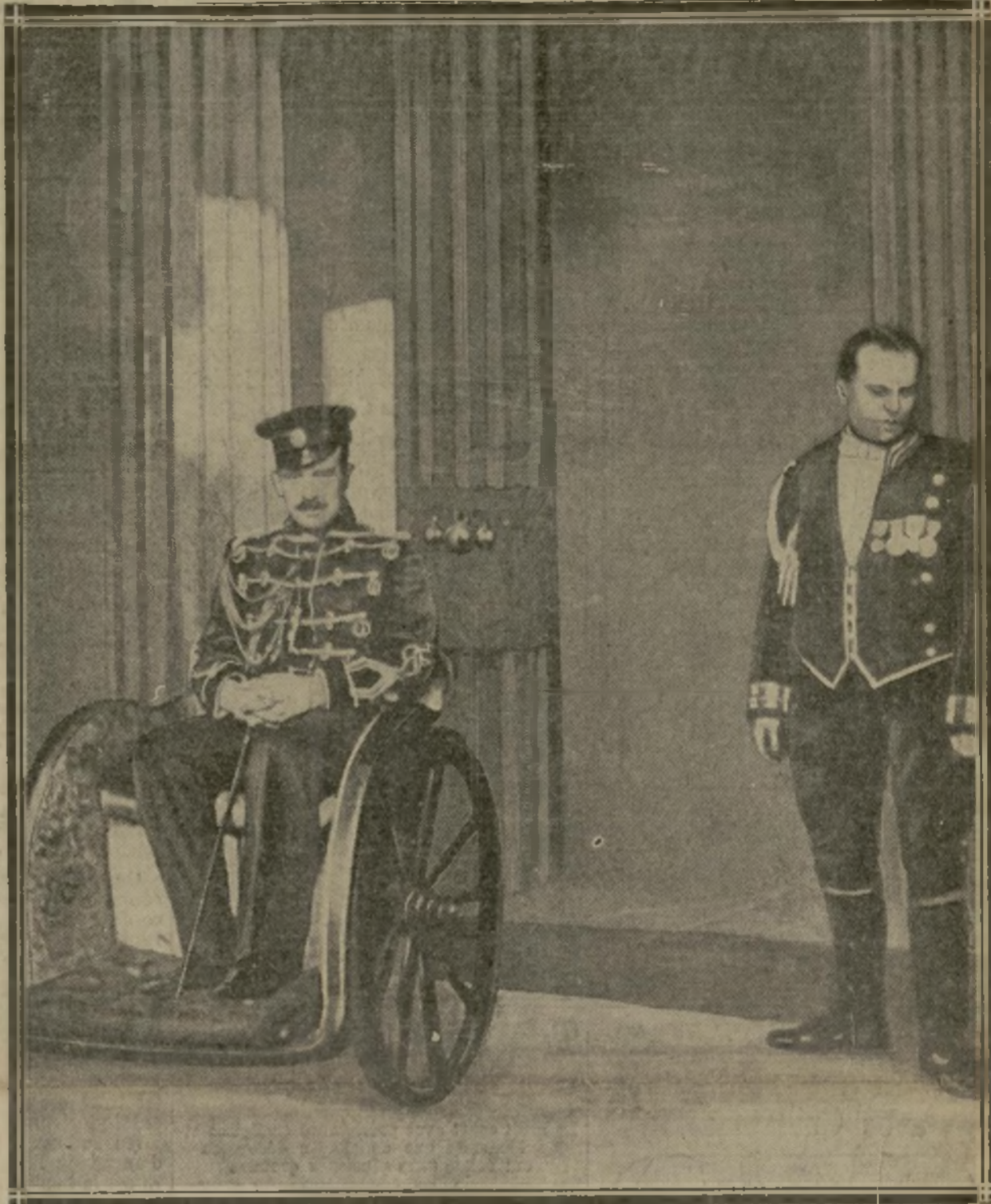
Mardi
3
AVRIL

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 52.44 et 52.45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr. ; 6 mois 18 fr. ; 1 an 35 fr.
Étranger : 3 mois 20 fr. ; 6 mois 36 fr. ; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

Les grands-ducs et la grande-duchesse arrêtés pour complot



LE GRAND-DUC BORIS FAISANT DU TOBOGGAN A TSARKOIE-SELO



LE GRAND-DUC BORIS ASSIS DANS LE FAUTEUIL DE CATHERINE II



LE GRAND-DUC CYRILLE FAISANT DU TRICYCLE A TSARKOIE-SELO
Les grands-ducs Boris et Cyrille, qui viennent d'être arrêtés avec la grande-duchesse Marie-Pavlovna, à la suite d'un complot ayant pour but de faire proclamer empereur le grand-duc Nicolas, sont les fils du grand-duc Wladimir, qui fut l'un des plus ardents champions



LA GRANDE-DUCHESSE MARIE-PAVLOWNA, A PARIS, AVANT LA GUERRE
de la réaction. Commandant des cosaques, le grand-duc Boris dut quitter l'armée pendant la guerre de Mandchourie. Son frère était chef des équipages de la flotte. La grande-duchesse Marie-Pavlovna, leur mère, est née duchesse de Mecklembourg en 1854.

LE CONGRÈS AMÉRICAIN S'EST RÉUNI HIER

Tout montre que son vote peut être considéré comme acquis

LE MÊME JOUR, UN NAVIRE MARCHAND AMÉRICAIN EST COULÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND

LE HAVRE, 2 avril. — Un sous-marin allemand a coulé l'« Astec », l'un des premiers navires de commerce armés américains se rendant en Europe.

Un de nos patrouilleurs a rencontré en mer une barque à bord de laquelle se trouvaient dix-neuf hommes de l'équipage; vingt-huit hommes seraient manquants. La mer est démontée. On craint de ne pouvoir recueillir les autres naufragés. (Radio.)

Ce que l'on dit dans les couloirs du Capitole

Le Congrès s'est réuni hier à Washington, mais cette première séance était couronnée, comme on le sait, aux formalités préliminaires : élection du bureau, vérification des mandats, constitution des commissions. Le message du président ne sera donc lu qu'aujourd'hui, et même plus vraisemblablement demain.

Le sens général de ce message n'est pas douteux. Il est impossible d'avoir aucun détail précis sur son contenu : mais tous les mi-



LES « COULOIRS » DU CAPITOLE

nistres, qui en ont eu connaissance, sont d'accord pour déclarer que l'Allemagne n'y est pas ménagée.

Il n'est pas douteux non plus que le président ne demande une augmentation considérable des forces militaires : on lui prête l'intention de demander 500.000 hommes immédiatement, ce chiffre devant être porté à bref

début à un million. D'ores et déjà, toutes les industries sont prêtes pour la mobilisation.

On peut dire que le vote du Congrès est acquis d'avance. Sous la pression de l'opinion publique, et sur l'invitation formelle de leurs électeurs de se rallier à M. Wilson, la plupart des membres de la Chambre des Représentants et du Sénat qui étaient encore adversaires de la guerre se sont joints aux partisans de la guerre.

Quelques-uns des obstructionnistes qui firent échouer le bill de neutralité armée, et qui feront encore de l'opposition, comprennent qu'ils sont déjà battus et ne font pas difficulté de le reconnaître.

Dès maintenant, tel sénateur, par exemple, M. Stone, président du Comité des affaires étrangères, qui est contre la guerre, n'a aucun doute sur le résultat du vote qu'émettra le Congrès pour déclarer la guerre ; mais il s'efforcera, si le Congrès vote la guerre, personne ne la soutiendra plus complètement que lui, pour combattre jusqu'à ce que l'Allemagne soit battue.

Les évaluations font prévoir 5 voix au plus pour l'opposition dans la Chambre basse, et 7 ou 8, 10 au maximum dans la Chambre haute.

L'enthousiasme fébrile de la foule avant le Congrès

WASHINGTON, 2 avril. — La manifestation pacifiste organisée pour aujourd'hui à Washington a été interdite par les autorités. La police de Philadelphie a défendu toute réunion en faveur de la paix. Le grand meeting tenu dimanche à Baltimore par les pacifistes a fini en bagarre : la multitude s'est répandue dans le hall et plusieurs orateurs ont été frappés à coups de cannes.

Aujourd'hui, date de l'ouverture du Congrès, le Capitole est envahi par une foule de plusieurs milliers de personnes, parmi lesquelles les partisans de la guerre sont dans la proportion de 5 à 1.

M. Gardner, député du Massachusetts, a déclaré qu'il déposerait aujourd'hui un projet de résolution déclarant en termes non équivoques la guerre à l'Allemagne.

Le fait le plus significatif est que les sénateurs et députés, intervenus à leur arrivée à Washington, se sont tous déclarés nettement favorables à l'établissement du service militaire obligatoire.

On rapporte que de fortes commissions ont été offertes aux chefs de services des compagnies de téléphones, télégraphes et sans-fil pour obtenir un tour de faveur au moment de l'expédition des nouvelles. (Radio.)

L'IMPÉRATRICE ZITA a tenu à se rencontrer avec Guillaume II



L'IMPÉRATRICE ZITA

VIENNE, 2 avril. — On mande de Vienne, le 2 avril :

L'impératrice Zita ayant manifesté le désir de se rencontrer personnellement avec l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, l'empereur et l'impératrice d'Autriche se sont rendus au grand quartier général allemand où ils se trouveront ce soir.

Le comte Cserini accompagne l'empereur d'Autriche. M. de Bethmann-Hollweg est déjà au grand quartier général allemand, où les deux souverains auront un entretien sur les questions politiques avec leurs ministres.

LE PIÈGE DE LA PAIX

L'interview de Czernin était bien une manœuvre

GENÈVE, 2 avril. — La Gazette de Francfort fait observer que l'interview de Czernin, dans laquelle il préconisait l'ouverture d'une conférence de la paix, ne doit pas être considérée comme une interview ordinaire, puisqu'elle a été faite à un journal officieux. Le journal allemand va même jusqu'à prétendre que les déclarations du comte auraient été faites d'accord avec le gouvernement allemand.

De leur côté, les « Münchner Neueste Nachrichten » écrivent : « Malgré tout, nous faisons savoir à l'Entente que nous maintenons notre proposition de paix. »

BOULEVARD PENNABOIS, 19
RUE DE RIVOLI, 63
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

LA MENACE FRANCO-BRITANNIQUE SUR SAINT-QUENTIN

Les progrès de nos alliés les ont portés à moins de 3 kilomètres de la ville, que les Allemands sont en train de détruire.

Notre offensive a fait de nouveaux progrès au nord-est de Soissons. L'ennemi a été rejeté au delà de Vauxaillon. Ce village fait suite à celui de Neuville, dans l'un des ravins qui bordent le plateau. Nous avons dit l'importance de ces chemins pour les attaques sur la ligne de faite, où passe la route de Laon. Nos soldats ont gagné, de secteur en secteur, le long de cette route, par des rabattements habiles dont la série ne paraît pas encore terminée.

Dans le secteur de Saint-Quentin, l'ennemi se dispose à la résistance. Des reconnaissances envoyées au nord-est de Dallon et au nord de Castres ont trouvé les tranchées allemandes fortement occupées. Ces tranchées couvrent, au sud de Saint-Quentin, la cote 121 où se trouve le Moulin-de-Tous-Vents, à l'ouest la cote 138. Ces deux bastions de la défense sont à peine à trois kilomètres de la ville qu'ils dominent directement, car Saint-Quentin est bâti dans une dépression. La prise d'un seul d'entre eux suffirait à rendre la ville intenable. On ne conçoit pas que les Allemands ne se soient pas menagés au moins une seconde ligne de résistance, si leur intention est de défendre la place jusqu'au bout. Il est vrai que c'est peut-être bien ce qu'ils comptent faire, mais la victoire inattendue de notre offensive les en aura empêchés.

Plus au nord, nos alliés ont dépassé le bois de Savy et occupé les villages de Francilly-Sellency et de Holnon. Ils se trouvent actuellement à moins de trois kilomètres de la ville.

Ils ont également remporté un succès d'autant plus important qu'ils ont rencontré une brève résistance, en progressant sur un front de seize kilomètres et en enlevant une partie des lignes avancées de l'ennemi entre la route de Bapaume à Cambrai et Arras. Les pertes allemandes ont été considérables.

On peut remarquer qu'en Artois, comme l'an passé sur la Somme, l'avance de nos alliés aura été d'abord moins rapide que la nôtre, mais n'a pas manqué de rejoindre notre alignement après quelques jours d'efforts soutenus. C'est que si nos méthodes d'offensive sont pures, le caractère national marque la différence dans leur emploi. Les soldats britanniques ont plus de ténacité, les français plus de mordant. Le résultat final est le même, aussi méritoire, aussi glorieux pour les uns et les autres.

Au sud-est d'Arras, le dernier point d'appui de l'ennemi se maintient encore est le bourg de Croisilles, sur la voie ferrée de Cambrai à Boisieux. Mais nos alliés commencent à le déborder à la fois à l'est, par Ecourt-Saint-Mein, et à l'ouest, sur la ligne de Saint-Leger à Hénin-sur-Cojeul.

Jean VILLARS.

LONDRES, 2 avril. — L'envoyé spécial du Daily Mail sur le front britannique télégraphie :

Bien que l'ennemi soit encore apparemment intacte, la plus grande partie de Saint-Quentin a déjà été anéantie, non par des obus mais par des mines allemandes.

Les habitants de Savy, au moment où ils quittèrent le village se débattant pour regarder une dernière fois les ruines de leurs demeures. Ils témoignent tous de l'étonnement devant tant de vastes espaces de fils de fer barbelés, se demandant à quoi ils peuvent servir si les Allemands songent à la retraite, comme leur rage folle contre les édifices semble le faire supposer.

L'ennemi, au cours des derniers combats, s'est servi d'un canon de 16 pouces 2 à longue portée qui, probablement, est une pièce nouvelle dépassant de plus de deux kilomètres l'ancienne portée.

Les Allemands emploient aussi de nouvelles pièces de campagne très légères, tirées par deux chevaux seulement.

Nous avons encore découvert une machine infernale : son mécanisme est le suivant : un puissant ressort tendu par une pièce de métal en contact avec un noyau qui, le ressort, l'entraîne dans un temps calculé pour l'explosion.

Le grand-duc Nicolas arrive dans sa terre d'exil



LA PLUS RÉCENTE PHOTOGRAPHIE DU GRAND-DUC NICOLAS

YALTA (Crimée) 2 avril. — Le grand-duc Nicolas, accompagné par deux commissaires, est arrivé, à sept heures, à sa terre d'Alypka.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de Guerre en Allemagne



MONS. — LA GARE

II ZOSSEN-BUNSDORF

A Mons. — Les Belges. — Un hôtelier apparaît. — Dans un train de prisonniers. — Vaines protestations. — Voyage horrible. — Arrivées au camp. — Premières impressions de captivité. Amertume et souffrances. — Déception. — A Chemnitz.

La gare de Mons était très animée. Il y avait sur les voies trois ou quatre trains déjà formés, pleins de monde. A chaque moment des hommes, des femmes et des enfants arrivaient sur le quai avec des paniers et des bouteilles ; ils montaient dans les trains et distribuaient aux voyageurs du chocolat, des cigarettes, des rafraîchissements, des gâteaux. C'est que ces trains transportaient non pas des Allemands, mais des prisonniers français, anglais et belges, les uns blessés, les autres indemnes.

Toutes les portes de la gare étaient gardées militairement et les sentinelles abondaient dans tous les coins.

Le bruit était formidable. Ce n'étaient que cris, appels, ordres donnés d'un ton bref, fracas de portes claquées. De temps en temps un train de soldats allemands passait sans s'arrêter, comme un éclair. Les soldats chantaient en chœur. Beaucoup d'entre eux, le visage rouge et les yeux brillants, nous regardaient par la portière et nous faisaient des signes. Je crois voir encore tout cela. Ce fut pour moi une matinée inoubliable.

Tout à coup je sentis que l'on me tapait sur l'épaule et je me retournai. C'était mon officier qui était rentré dans le compartiment sans que je le visse.

— Venez avec moi, me dit-il.

— Nous allons dans un autre train ?

— Oui.

— Il part pour la Suisse ? Et mes malles ?

— Taisez-vous et obéissez.

— Mais...

— Assez de questions comme ça.

Je descendis et commençai à marcher dans la gare. Grand fut mon étonnement quand, m'indiquant un de ces trains pleins de blessés et de prisonniers, l'officier me dit :

— Montez là.

— Comment là ? Mais c'est un train militaire.

— Montez, et plus vite que ça.

Je protestai. L'idée d'une captivité possible traversa mon esprit.

— Je ne monterai pas, si on ne me rend pas mes papiers et mes malles dans lesquelles se trouve le peu d'argent que je possède.

— Montez, maudit Français !

— Je ne suis pas Français ! Je suis Espagnol ! C'est une atteinte au droit des gens !

Un rassemblement commençait à se former. L'officier était congestionné et me regardait de telle manière que je reculais de quelques pas, croyant qu'il allait se jeter sur moi.

Il crut probablement que j'avais l'intention de m'échapper, car il poussa un grand cri en allemand, et je me vis aussitôt entouré de soldats armés de fusils.

La voix rauque à force de crier, je résistai, je me débattis. Tout fut vain. L'officier se perdit dans la foule, emportant avec lui mes papiers. Désormais je n'avais plus de personnalité. J'étais perdu.

Un feldwebel me prit par un bras et me poussa vers une portière ouverte. Plusieurs soldats me soulevèrent de terre et me précipitèrent avec rudesse dans un wagon. Quand je revins de ma stupeur, la portière s'était refermée. Deux sentinelles, baïonnette au canon, étaient immobiles sur le quai, au pied du wagon.

Le train se mit immédiatement en marche. Il sortit bientôt de la gare, et les charmes et les villages commencèrent leur défilé interminable.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais dans un de ces wagons qui servent, en France et en Belgique, à transporter les bestiaux. D'après ce que j'apprenais plus tard, le train en comprenait cinquante du même genre.

Celui où je me trouvais contenait environ cinquante personnes (civils belges et français et soldats blessés des deux nations). Ces derniers étaient étendus ou accoudés sur de la paille tachée de sang. On ne leur avait fait qu'un pansement provisoire. Beaucoup d'entre eux semblaient assoupis et consumés par la fièvre. D'autres parlaient nerveusement et contaient leurs souvenirs de guerre, sans que personne le leur demandât. Presque tous réclamaient de l'eau, mais nous en manquions totalement. On leur donnait pour toute boisson quelques gorgées de bière tiède qui ne calmaient pas leur soif.

Les portières avaient été fermées en dehors et le train était comme une immense prison roulante, pour emprunter l'expression dont se servit, avec raison, un Belge élégamment vêtu, au visage traversé par des lunettes d'or.

Les civils qui étaient dans le wagon ne s'expliquaient pas la cause de leur emprisonnement ni de leur voyage. On les avait attachés à leurs foyers sans leur laisser le temps de dire adieu à leur famille, et ils ignoraient ce qu'ils allaient devenir. Il y en avait plusieurs de Valenciennes. Je fis connaissance avec quelques-uns d'entre eux et leur contai mes aventures. Ils me dirent que les Allemands ne mettraient sans aucun doute en liberté, parce qu'ils n'osaient pas faire violence à un sujet étranger.

Le train marchait avec une lenteur désespérante. Il s'arrêtait à toutes les stations, pour laisser passer les interminables convois de troupes qui se dirigeaient vers la France.

— Ils en ont besoin ! affirma un blessé en se redressant.

— Vous crovez ? demandai-je.

— Pour sûr. J'ai assisté jusqu'à la fin à la bataille de la Marne. J'ai été blessé sur l'Aisne près de Craonne, en montant à l'assaut d'une colline, et les Allemands m'ont fait prisonnier.

Il continua à parler. Tout le monde l'écoutait en silence. J'apprenais alors qu'une grande bataille avait eu lieu en Champagne et que les Allemands avaient dû faire retraite vers le Nord. A Valenciennes, nous n'avions pas eu la moindre nouvelle d'événements aussi importants.

Le soir tombait et le voyage continuait sans paraître devoir jamais prendre fin. Les Allemands ne faisaient aucune attention à nous. Une importante escorte d'ailleurs voyageait dans notre train. De temps à autre un officier descendait à une station, et parcourait le quai à grandes enjambées, fouillant du regard tous les wagons comme s'il les passait en revue.

Nous serions morts de faim sans la charité des Belges qui, chaque fois que la chose leur était possible, venaient dans les gares nous porter de la viande froide, des gâteaux et des fruits. Les blessés ne voulaient pas manger. Ils demandaient de l'eau, des rafraîchissements de la glace. Ils étaient accablés par la chaleur. Dans le wagon régnait, bien que les fenêtres fussent ouvertes, une température de four.

La nuit arriva. Comme les blessés occupaient presque toute la place, ceux qui, comme moi, n'avaient rien, restaient debout, dans les postures les plus inconfortables. Je tombais de sommeil et je crois que je finis par dormir ainsi quelques instants.

Pendant la nuit, on mit dans chaque wagon quatre sentinelles allemandes ; c'étaient des soldats du landsturm. Ceux qui étaient avec moi portaient un lanternon ou des lunettes. Ils semblaient tristes et ennuyés. Le lendemain on les remplaça par d'autres qui leur ressemblaient.

Nous arrivâmes à Liège dans l'après-midi du jour suivant. On nous donna une soupe peu appétissante, sorte d'eau sale où nageaient des choses indéfinissables. On ne fut point généreux pour la vaisselle. On nous distribua une assiette de métal par wagon. Dans cette même assiette devaient manger, sans cuiller, cinquante hommes.

Je ne voulais pas goûter à cette soupe, non seulement parce qu'elle me paraissait très sale, mais surtout parce que j'étais habitué à manger dans une assiette et avec mon couvert. Je pensais que tous mes compagnons éprouveraient la même répugnance que moi. Mais cela il y en eut beaucoup qui mangèrent. Ils disaient que, après tout, la soupe réchauffait l'estomac.

Les malades demandaient qu'on leur changeât leur pansement. Certains disaient qu'ils allaient être atteints de typhus. Un officier leur promit que le service de santé allemand s'occuperait d'eux. Mais personne ne vint.

Nous passâmes la nuit dans la gare de Liège. Notre wagon était un enfer, un réceptacle d'ordures de toute sorte. L'odeur insupportable des excréments, de l'urine, des vomissements, de la sueur de tant de corps entassés, des blessures infectées, nous montait à la tête et nous soulevait le cœur. Des soldats pleuraient. D'autres, que la chaleur faisait délirer, chantaient la « Brabançonne » et la « Marseillaise ». Les sentinelles leur ordonnaient de se taire. Pour toute réponse ils se mettaient à rire, d'un rire égaré qui me remplissait d'épouvante.

Cependant les heures passaient sans que nous bougions. Nous ne voyions que des trains qui arrivaient et repartaient.

LE MONDE

B L O C - N O T E S

LES CONTES D'EXCELSIOR Monsieur Blick

Détective amateur

PAR
ANDRÉ WARNOD

LES COURS

— S. A. R. le prince Charles, comte de Flandres, second fils de L. L. M. le roi et la reine des Belges, entrera au collège royal de la marine, à Osborne, au mois de mai prochain.

— La princesse Henry de Battenberg, qui est à présent en convalescence, a pu effectuer sa première sortie.

CERCLES

— L'assemblée générale ordinaire du Cercle de l'Union a été tenue, hier lundi, à cinq heures, sous la présidence du duc de Broglie. M. de Courtois a donné lecture du rapport sur le compte de l'exercice 1916, qui a été approuvé, à l'unanimité.

Le président a lu la liste des membres décédés en 1916 et a particulièrement salué la mémoire du duc de Rohan, tombé pour la France.

Ont été réélus : le duc de Broglie, président, et tous les membres du comité, auxquels deux



LE DUC DE BROGLIE
président du Cercle de l'Union
(Phot. Eug. Pirou, rue Royale.)

nouveaux membres ont été adjoints : le comte Xavier de La Rochefoucauld et le comte Arnaud de Grammont.

INFORMATIONS

Mrs Hope Nere fait un court séjour en Espagne et reviendra ensuite rejoindre sa sœur, la marquise de Montebello, à la villa Marbella, à Biarritz, où sont arrivés récemment : la vicomtesse G. de Bagneux, la vicomte et la vicomtesse d'Anglemont, M. et Mme Eduardo Herriot, Mme Paul Siroi, la baronne Carlo Marchi della Costa, Mme Gouze de Harven.

— M. Gregory C. Wade, agent général de la Nouvelle-Galles du Sud, est arrivé d'Australie.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage du comte Armand de Gontaut-Biron, fils du comte Antoine de Gontaut-Biron et de la comtesse, née de La Panouse, tous deux décédés, avec Mlle Lucie Burchard, fille de M. Martin Burchard et de Mme, née Magnus, également décédés.

— Nous apprenons les fiançailles du comte Henry de Bonneval, brigadier au front, fils du comte Timoléon de Bonneval et de la comtesse née La Rochefoucauld, avec Mlle de La Panouse, fille du général et de Mme, née de Wendel.

DEUILS

— Les funérailles de M. Albert Taillandier, député du Pas-de-Calais, docteur en droit, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, sous-lieutenant au 8^e régiment territorial d'infanterie, tué le 23 mars par l'explosion de Bapaume, auront lieu demain mercredi 4 avril, à midi, en l'église Saint-François de Sales (rue Brémontier), suivies de l'inhumation provisoire au cimetière de Montparnasse. Cet avis tient lieu d'invitation. On se réunira à l'église.

— Hier a eu lieu, en l'église américaine de l'avenue de l'Alma, une cérémonie religieuse à la mémoire de M. J. Mac Connell, le regretté aviateur américain, tombé en territoire reconquis en poursuivant un avion allemand.

Nous apprenons la mort :
De M. Léon Foucart, ingénieur des arts et manufactures, décédé, le 1^{er} avril, en son hôtel, 58, rue du Rocher. Il était le beau-frère de M. Albert Lavignac, récemment décédé. Les obsèques auront lieu demain mercredi 4, en l'église Saint-Augustin, à midi ;
De l'abbé Elie Baudoin, curé de Pilon (Meuse), décédé à Toulouse, âgé de quarante-huit ans. Arrêté par les Allemands, le 10 août 1914, fusillé, l'abbé Baudoin, qui n'avait pas été tué, réussit en rampant à gagner les lignes françaises ;

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Le général et Mme Mallette ont terminé leur visite aux divers établissements de l'Association nationale des "Orphelins de la guerre", dans le Midi, par l'importante colonie de Saint-Jean-Cap-Ferrat. Le général et Mme Mallette sont en ce moment à Nice.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— S. Exc. M. Tittoni, ancien ambassadeur d'Italie en France, sénateur, est complètement rétabli.

— Le duc de Pistoia, fils cadet du duc de Gênes, a passé quelques jours à Naples avec son frère le prince d'Udine, puis est reparti pour Turin. En l'honneur des deux princes, la baronne de Riese a donné un très élégant mais intime.

AVIS à la Clientèle LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ

(Lait condensé et farine lactée)

en raison de l'affluence
des demandes, a le regret
de ne pouvoir exécuter
toutes les commandes.

J'aurais bien aimé une automobile. Mais je n'en ai pas. Donc, si on inter- dit aux particuliers de se servir de leur automobile, rien ne sera changé dans ma vie. Je continuerai à affronter les ardeurs du Père Eternel fait en ce moment une si prodigieuse dépense. Quand il le faudra, je risquerai, dans le Métro, la mort par étouffement. Et, si il m'arrive d'être en retard, je supplierai, d'une voix humble, les messieurs chauffeurs de vouloir bien, en échange d'une petite somme, s'éloigner de leur domicile. C'est ainsi que j'ai fait jusqu'ici, et l'accoutumance m'a rendu ma misère supportable.

Seulement, je voudrais bien, par simple curiosité, savoir pourquoi on supprimerait l'usage des automobiles privées.

On m'a dit qu'il y a une crise de l'essence. Je n'en suis pas surpris, pour la simple raison qu'il y a une crise de tout. Crise de charbon, crise de fromage, crise de lait, crise de pétrole, crise des transports, crise de main-d'œuvre... (Je ne continue pas, de peur que le rédacteur en chef ne m'accuse de tirer, comme il dit, à la ligne, et ne détermine une crise de rédaction). Donc qu'il y ait aussi une crise d'essence, rien n'est plus croyable.

Mais en quoi la suppression des automobiles particulières diminuera-t-elle cette crise ?

Vous pensez bien qu'un homme assez riche pour entretenir, si je puis dire, une automobile à lui tout seul ne se déterminera pas, du jour au lendemain, à s'en aller à pied ou à prendre le Métro.

Il fera ce que font déjà tant de gens : il conclura un marché avec un chauffeur de taxi-auto, qui baissera son drapeau dès l'aube et ne le relèvera qu'à la nuit. Ce taxi sera à sa disposition toute la journée. Et le locataire roulera avec moins de confort, mais avec autant d'obstination que s'il était propriétaire de la voiture. Il dépensera la même quantité d'essence, ou à peu près. La crise, donc, ne diminuera point.

Comment lui interdire de prendre un taxi ? C'est impossible. Sans doute, on pourrait lui faire appel à son patriotisme. On pourrait lui dire : « Economisez l'essence, monsieur. Ne montez en voiture que lorsque qu'il vous sera impossible de faire autrement. Sacrifiez vos commodités à la défense nationale. »

Mais je sais bien ce qu'il répondrait, pour peu qu'il fût assez instruit des circonstances.

Il dirait : « Monsieur, les automobiles privées ne dépendent, en ce moment, que de la diétète de l'essence qui se consomme dans toute la France. Il n'y a pas de gaspillage qu'à l'intérieur. Vous pouvez le demander à M. Brousse. Supprimez d'abord tant de voitures qui roulent sans profit ni agrément pour personne. Contrôlez l'usage des quatre-vingt-dix pour cent de notre essence avant de nous dérober nos malheureux petits dix pour cent. Je dépense le moins possible d'essence, parce que je la paie de ma bourse. Il n'en est pas, monsieur, partout ainsi. »

Que pourrait-on riposter à ce petit discours ? Rien du tout, me semble-t-il. Ajoutez que, d'ailleurs, il faudrait bien laisser leurs automobiles à tous les hauts fonctionnaires, aux industriels, aux médecins, à ceux enfin pour qui la voiture est un indispensable accessoire de la fonction. Il ne restera plus à brimer que quelques douzaines de rentiers ou de mondaines. Et personne n'y trouvera aucun profit.

Méfions-nous des attitudes spartiates. Et méfions-nous aussi des mesures sommaires. Sans doute, il est plus facile de supprimer que de répartir, et de condamner que de juger. Mais...

Louis LATZARUS.

M^{me} Pia Bratiano

Les Allemands viennent de remporter une grande victoire en Roumanie : ils ont mis en prison Mme Pia Bratiano, qui a soixante-cinq ans.

Elle est la veuve de Jean Bratiano, l'un des apôtres et des combattants de l'indépendance roumaine, l'homme d'Etat dont la statue s'élève — disons, pour plus de sûreté, s'élevait, car les pillards de Mackensen ont dû détruire ce bronze aussi — sur un boulevard de Bucarest. Elle est la mère du premier ministre actuel.

Aucun fils ne fut jamais plus passionnément respectueux que M. Bratiano. Aucun, parvenu à la maturité, ne continua avec autant de confiance à recueillir les conseils ma-

ternels. Il est vrai de dire que Mme Pia Bratiano a le plus ferme cœur et une intelligence vraiment virile.

Elle vivait retirée dans son domaine de Florica, à quelque distance de Bucarest. Combien de fois les ministres étrangers, demandant à parler au président du Conseil, s'entendirent répondre :

— Le président est à Florica.

Il ne venait guère à Bucarest que pour s'y entretenir avec le roi ou conférer avec ses collègues. Et puis, en hâte, il montait dans son automobile, et retournait à Florica.

Si, en brutalisant la septuagénnaire, les Allemands ont voulu atteindre le ministre roumain, dont elle fut l'égérie, ils ne se sont pas trompés. Mais qui connaît l'indomptable caractère de Bratiano sait que le fils vengera sa mère.

Le crépuscule des rois

Ces deux grands valets gardaient l'entrée des appartements du tsar Nicolas II à Tsarskoïe-Selo. On les avait naturellement choisis herculéens et... fidèles.

Ils sont partis comme les autres, déclan-



ILS N'Y SONT PLUS !

rant qu'ils ne voulaient plus servir un Romanof. Ce qui eût été très courageux et très digne, et même admirable, l'année dernière.

La sonnette impatiente

M. Paul Deschanel avait déserté le Palais-Bourbon, hier après midi. Ce fut M. J.-B. Abel, l'un des vice-présidents, qui présida la séance.

Avec sa belle barbe blanche, qui tâche à décaler celle de M. Groussier, M. J.-B. Abel fait la plus digne figure. Ses collègues, qui, tous, ont pour lui une vive sympathie, écoutent avec déférence ses conseils et ses avertissements.

Mais il manque à M. J.-B. Abel une expérience qui ne s'acquiert que par un long usage du fauteuil présidentiel. Il sonne trop. Il sonne pour un rien, à tout propos, même lorsque personne n'interrompt.

Hier, MM. Aristide Jobert, Turmel et Jean Bon, les trois de la « firme » — se montrèrent particulièrement turbulents. Aussi, un député facétieux — et qui a fréquenté les grands hôtels — rédigea-t-il à l'adresse du président le petit règlement suivant :

« Sonnez :
» 3 coups pour M. Aristide Jobert ;
» 2 coups pour M. Jean Bon ;
» 1 coup pour M. Turmel. »

M. Eugène Pierre a refusé, dit-on, de recevoir le papier.

Cœurs sensibles

Pour la deuxième fois, depuis le commencement de l'année, le *Berliner Tageblatt* donne une description émouvante de l'état où la guerre a réduit les bêtes du Jardin zoologique de Berlin.

Les lions, les tigres et les panthères sont terriblement amaigris. Ils regrettent avec douleur la belle viande rouge qu'ils ne voient plus depuis longtemps, car, aujourd'hui, on les nourrit avec des déchets et des conserves moisies.

Les poissons sont tous morts. On les nourrissait avec des mollusques venus de Trieste, mais actuellement il n'arrive plus rien de Trieste, sauf de mauvaises nouvelles.

Le plus pitoyable pensionnaire du Jardin, c'est l'éléphant. L'énorme pachyderme se traîne, paralysé, avec un air de mélancolie infinie. Autrefois, son plaisir consistait à recevoir les visites des petits Berlinois qui le

bourraient de gâteaux et de pain. Maintenant, pour les gâteaux et le pain, il faut avoir une carte, et l'éléphant n'en a pas.

Le *Berliner Tageblatt*, à ces nouvelles, se sent prêt à pleurer comme un crocodile. Les Allemands ont beaucoup de pitié... pour les animaux.

Un bon public

Au Grand-Théâtre de Genève, un chanteur vient de remporter un triomphe. Il a tenu le rôle de Renaud, dans une *Claudine* qui est tirée du roman de Colette et du Willy. Et voici ce que nous lisons dans un journal suisse :

« Rappelé neuf fois à la fin du premier acte, acclamé par la salle entière, couronné, embrassé par ses camarades Mmes Dulac et Rolland, M. Roussel fut en outre comblé de cadeaux. Il a reçu deux portefeuilles, deux cadres à photographies, un coussin brodé, une demi-douzaine de cuillers en argent, un porte-cigares en argent, un rubis, une pipe, deux bagues, l'une ornée d'un rubis, l'autre d'une émeraude, une montre-bracelet pour son fils René, le poilu actuellement permissionnaire, deux bouteilles de vin vieux, trois bouteilles de liqueur, une boîte de cigarettes, trois boîtes de cigares, une pendule, un lorgnon en or, des plaques photographiques, deux boîtes de pochettes, un plateau, deux boîtes de bonbons, un œuf de Pâques en porcelaine et deux gerbes de fleurs. »

Ainsi, acclamé, embrassé, M. Roussel pourra en outre ouvrir un bazar.

La confusion des temps

S'expliquant, hier, à la commission des affaires extérieures de la Chambre, sur la situation diplomatique, M. Ribot affirmait son souci constant de réserver l'avenir.

— Il faut y songer, affirmait le président du Conseil avec ce mouvement tranchant de la main droite qui lui est habituel. Et l'avenir n'est pas seulement l'avenir, c'est aussi le présent...

M. Georges Leygues, qui présidait la réunion, crut devoir compléter la pensée de M. Ribot :

— Nous le savons, monsieur le président du Conseil ! Nous savons même que l'avenir n'est pas seulement le présent : c'est aussi le passé.

... Ces choses-là sont rudes :

Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.

Linguistique

Savez-vous ce que c'est que le « blase » ? C'est le nom, le nom propre, le nom d'un homme. On nous excusera d'expliquer un vocable d'argot en un temps où les bouches les plus charmantes et les plus distinguées profèrent couramment des mots tels que poulu, pinard, ou cagna...

Donc, un déserteur comparaisait, hier, devant le 1^{er} conseil de guerre. Pour quitter son corps, et s'enfuir pour n'y point rentrer, il avait fait usage de faux papiers.

— Où vous les faux papiers, lui demanda le colonel président.

— A Amiens.
— Qui vous les a donnés ?
— Quelqu'un que je ne connais pas.
— Mais vous savez au moins son nom ?
Alors, l'inculpé sur un ton chevaleresque :
— Mon colonel, croyez-le bien, on ne jette pas son blase à tout le monde.

Humour ?

Un certain Heinrich von Poschingers vient de publier un ouvrage intitulé : *Aus alten Zeiten (De tous les mondes)*, que la *Gazette de Cologne* déclare fort intéressant.

Un chapitre entier est consacré « aux hommes qui furent jadis les admirateurs du kaiser et qui sont aujourd'hui ses pires ennemis et détracteurs ».

Herr von Poschingers cite notamment le prince de Monaco et le compositeur Leoncavallo. Le premier, envoyant un de ses livres à Guillaume II, a écrit, dans la dédicace, que l'empereur allemand préparait « le règne d'une paix inviolable ». Le second a affirmé que Wilhelm II était le plus grand ami de la paix qui existât dans le monde entier.

« Nous nous souviendrons après la guerre », écrit la *Gazette de Cologne*, de ces individus qui ont changé si facilement d'opinion. »

Si facilement ?

Allons, rions ! C'est de l'humour.

LE VEILLEUR.

LE RABAT

par Walker



— A vous, Sam !... Tirez !

Il n'est si gentil mois d'avril Qui n'ait son chapeau de grésil.

Avril est le mois fantasque. Il est imprudent de se fier aux apparences qu'il se donne certains jours et qui font croire au définitif retour de la belle saison. Gardons-nous, au contraire, de la bise après le glacieux qui, brusquement, vient traverser la douceur de l'atmosphère.

Cette bise perfide peut être néfaste aux organismes fragiles des amis, des faibles, de tous ceux dont le sang manque habituellement de vigueur ou qui, durant l'hiver, ont été éprouvés par quelque mauvaise grippe.

Les uns et les autres seront sages de prendre dès maintenant quelques boîtes de Pilules Pink (3 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies) qui, par leur action comme régénérateur du sang et tonique du système nerveux, reconstitueront rapidement leurs forces amoindries. La cure des Pilules Pink est la plus simple et la moins coûteuse. Elle ne nécessite aucun régime spécial et est d'une efficacité reconnue dans toutes les affections qui ont pour origine l'appauvrissement du sang ou l'affaiblissement d'un système nerveux.

celle porte dans quelques instants et que mon devoir serait de lui révéler ce que je vous ai fait avouer.

Eperdue, Mme Bouloi ouvrit le tiroir d'un petit secrétaire, fouilla dans une cassette, en tira quelques billets qu'elle compta, soupira et les remit au détective.

— Faites venir à présent le domestique qui m'a ouvert la porte, commanda-t-elle, et veuillez nous laisser.

— Réponds exactement à mes questions. La place est-elle bonne ?
— Très bonne.
— Les liqueurs ?
— Je suis de la ligue antialcoolique.
— Bon !... Et les cigares ?
— Fumeux.

— Alors, tu avoues que tu fumes les cigares de ton maître ? C'est grave. Qui vole un œuf, vole un bœuf ; d'un cigare à un collier, il n'y a pas loin.

— Quoi ! Qu'est-ce que vous voulez dire ?
— Du calme, mon ami, votre colère est un aveu.

— Moi, le voleur !... Vous avez beau être de la police...

— Rassure-toi, je plaisantais. Alors les cigares sont bons, tu en es amateur ? Moi aussi, d'ailleurs. Tu vas donc m'en remettre gentiment une bonne boîte...

Cinquante délicieuses havanes disparurent dans la poche du grand pardessus de M. Blick, après quoi le détective se frotta les mains et appela M. Bouloi.

— Mon enquête marche à ravir. Vous aurez votre collier avant peu, et si cela vous amuse, tenez, je vous emmène.

M. Bouloi mit son chapeau, son pardessus, et suivit le policier qui, sur la porte, se retourna.

— Vous avez bien les 2.500 francs sur vous. Si tout marche comme je l'espère, l'affaire peut être finie aujourd'hui même.

Dehors, M. Blick appela un taxi. En route, il expliqua comment il opérât.

— Avec ma méthode, toute de persuasion, conclut-il, le voleur n'est pas toujours arrêté, mais il rend ce qu'il a pris et c'est l'essentiel.

Le taxi s'arrêta devant un bureau de poste. Les deux hommes y pénétrèrent, M. Blick alla droit au guichet de la poste restante, montra des pièces d'identité et demanda s'il n'y avait rien pour lui.

L'employée tendit au policier un petit paquet. M. Blick entraîna alors son compagnon dans un café tout proche. Là, il ouvrit le paquet sur lequel étaient écrits ces trois mots inquiétants : « Echantillon sans valeur ».

Dans une simple petite boîte en carton apparut le fameux collier, le collier de 10.000 francs !...

Stupéfait, ravi, éperdu d'admiration, M. Bouloi allongea les 2.500 francs, mit soigneusement dans sa poche le précieux bijou et s'en alla après avoir serré avec effusion les mains de l'admirable détective.

M. Blick le vit qui sautait dans un fiacre, afin de porter plus vite la bonne nouvelle à sa femme. Il choisit alors avec soin un des plus beaux havanes, l'alluma et se félicita d'avoir tiré un si bon parti du misérable collier de perles fausses qu'un soir, en sortant du théâtre, il avait en la prévoyance d'arracher, peut-être un peu brutalement, du cou de la jolie Mme Bouloi.

André WARNOD.

Espion condamné à mort

Presque septuagénaire et négociant à Amsterdam, le Hollandais Bernardin-Paas-Adrianus Hoefnagel était venu en France pour s'y livrer à l'espionnage.

Arrêté à Lyon dans les premiers jours d'octobre 1916, Hoefnagel comparut hier devant le 2^e conseil de guerre sous l'inculpation d'avoir, du 31 août 1916 jusqu'au moment de son arrestation, entretenu des intelligences avec un agent du service d'espionnage à Clèves (Allemagne). L'accusé correspondait au moyen d'une encure sympathique, et il fournissait ainsi à l'ennemi des informations d'ordre militaire tels que les directions prises dans les garnisons françaises et britanniques, etc.

Après réquisitoire du capitaine Montel, commissaire du gouvernement, et plaidoirie de M. Albert Prieur, commis d'office, le conseil a répondu à l'unanimité aux trois questions qui lui étaient posées.

Lorsque, conformément à la loi, lecture de l'arrêt fut faite devant la garde assemblée sous les armes le vieillard s'affaissa et gémissait. Il ne retrouva quelque force que pour signer son pourvoi en révision.

WILHELM D'EXCELSIOR DU 3 AVRIL 1917
E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

TROISIÈME PARTIE

AUX PAYS VENDUS

VIII

Les quarante lascar de Marius

— Le récit serait bien long, sachez seulement que cette femme dont la main trait jusqu'à ce moment n'a livré aux troupes alliées aucune arme fusillée quand j'ai pu m'échapper.

— Cette femme jalouse ?

— Et dans cette question Charlotte ne cache pas son angoisse.

— Non, une espionne.

— La misérable !

— Oui, dit Croche, mais c'est une femme !

— Eh qu'importe ! s'écria Charlotte avec violence, c'est avant tout une ennemie.

— Je ne pense pas comme vous. Si cette femme tombait entre mes mains je crois que j'en aurais pas le courage de la venger.

— Vous auriez tort ! Du moment que cette femme sort de son rôle, elle devient

THÉÂTRES

Opéra. — On a répété, hier, le ballet de M. Maurice Ravel : *Adolphe ou le langage des fleurs*, qui sera donné pour la première fois, à l'Opéra, le jour de Pâques. La chorégraphie en a été confiée à M. Ambrosini ; les costumes ont été dessinés par M. Maxime Delionnas ; l'exécution orchestrale sera dirigée par M. Gabriel Grovlez.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, jour de Pâques, à 3 h., suite Gavau, concert au bénéfice des mobilisés des Associations Colonne et Lamoureux, de leurs prisonniers de guerre et des veuves de ceux qui sont tombés au champ d'honneur. Mmes Félicie Litvinne et Marguerite Long prêteront leur concours à cette solennité musicale.

Le premier acte du programme, dirigée par M. Gabriel Pierné, se composera ainsi : *Antar*, suite symphonique en quatre parties, de Rimsky-Korsakov ; trois mélodies : a) *Chansons de Georges*, de Rachmaninov ; b) *Aimant la rose*, de Rossignol ; c) *Opéra*, de Rimsky-Korsakov ; d) *Opéra*, de Mousorgski, chantées par Mme Félicie Litvinne ; *L'oiseau de feu* (Berceuse), d'Igor Stravinsky ; *Feu d'artifice*, d'Igor Stravinsky.

La deuxième partie, sous la direction de M. Camille Chevillard, comprendra : la *Mer* (esquisses symphoniques), de Cl. Debussy ; *Chantier* (fragment symphonique), première audition, de P. Braunstein, mort au champ d'honneur ; *Symphonie sur un chant montagnard*, pour piano et orchestre, de Vincent d'Indy, interprétée par Mme Marguerite Long.

Ce soir :

Opéra, relâche. Dimanche, *Samson et Dalila*, *Adolphe*.

Th.-Français, 7 h. 45. *Pour la Victoire*, *le Monde ou l'ennemi*.

Opéra-Comique, samedi, 8 h. *Sapho*.

Odéon, 7 h. 45. *Digne de Lys*.

Th. Sarah-Bernhardt, mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h. *les Nouveaux*, *le Jeune*, *le Bar*, *le Jeune*.

Gaité-Lyrique, 8 h. *le Bar*, *le Jeune*.

Variétés (tél. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, *le Roi de l'Air* (mal, jeudi et dim.).

Gymnase, 8 h. 30, *la Vierge d'armes*.

Antonia, 8 h. 30, *Monsieur Bevelley* (jeudi, samedi, dimanche).

Reinhardt, 8 h. *le Minaret* (jeudi, samedi, dimanche).

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Trianon-Lyrique, jeudi, 8 h. *la Fiancée*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. *Cyrano de Bergerac*.

Neuve-Auberg, 8 h. *la Mère*, *le Jeune*.

Réjane, 8 h. *Within the law* (jeudi, samedi, dimanche, jeudi et dim. mal.).

Châtelet, 7 h. 30, *le Roi de l'Air*, *le Jeune*.

Apollo (Central 72-21), 8 h. *la Vierge d'armes* (jeudi, samedi, dimanche).

Athènes, 8 h. 30, *Chéri*.

Parisiens, 8 h. 15, *le Jeune*, *le Jeune*.

Cluny, 8 h. 15, *la Mère*, *le Jeune*.

Capucines (tél. 09-56-40), 8 h. 30, *le Jeune*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *le Jeune*.

Th. Michel, 8 h. 45, *le Jeune*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.

Scala, 8 h. 15, *Chéri*.



La 2^{me} Foire de Lyon

Le Congrès de la Foire qui s'est tenu les deux derniers jours, a discuté d'importantes questions d'intérêt général et a adopté des vœux très intéressants et justifiés sur les transports ferroviaires et fluviaux, les consulats, les douanes, l'organisation du crédit en France après la guerre, etc. Il ne reste plus qu'à souhaiter la pleine et prompt réalisation de ces desiderata si légitimes et si nécessaires au développement de notre activité économique.

Durant les dernières journées, parmi les stands les plus visités, citons celui du

« Variateur Mark »

L'une des firmes qui aura traité à la Foire le plus important chiffre d'affaires est, sans contredit, la Maison G. Monnier, de Paris.

En dehors du « Variateur Mark », recom-

mandé depuis des années par les sommités médicales de tous les pays, et pour la première fois, M. Monnier exposait des échantillons de ses produits scientifiques de beauté qui ont obtenu un succès très légitime. Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

poudres de riz, les savons, les lotions, et

enfin des parfums vraiment uniques : « Verduin quand même » et « Amour de France ».

Enfin, dernier exemple, pour nos lectrices,

les produits de beauté qui ont obtenu un succès très légitime.

Citons parmi eux : le Dentifrice bleu, en tube, poudre ou

en tube, les crèmes, les

tout premier ordre : le carburateur, par exemple. Et ceci nous amène à parler du seul carburateur employé par l'aviation militaire des nations alliées : le Carburateur Zenith.

Ayant donné des résultats remarquables à tous points de vue, mise en marche, rendement, économie, etc., sur les moteurs d'automobiles, le Carburateur Zenith devait donner les mêmes avantages aux avions qui en étaient munis. Et c'est ainsi que fut adopté, après des études très poussées, et des essais comparatifs exécutés à toutes les altitudes, dans toutes les circonstances, le Carburateur Zenith dont les usines de Lyon, Paris, Londres, Turin, Détroit, New-York, etc., travaillent presque exclusivement pour la défense nationale. Les différents types de carburateurs Zenith, pour moteurs d'automobiles étaient exposés au Stand 18, groupe 30, quai de Reiz.

La question de manutention mécanique, surtout avec la pénurie de main-d'œuvre, est du plus haut intérêt. C'est une des raisons pour lesquelles le

Stand 22 35 de la Société de

Constructions mécaniques « GALLIA »

13 et 15, Chemin Guilloud, Lyon, spécia-

liste d'avant-guerre en manutention mé-

canique, était parmi les plus entourés. Qu'il

soit de réparateurs de véhicules à vis fon-

te ou engrenages droits, de chaînes

« Gallia-Lyon » et roues dentées ; paliers

tendeurs et divers, chaînes à godets, vis

d'Archimède, ainsi que de plans d'instal-

lations multiples et importantes, on peut

être certain d'obtenir toute satisfaction.

Cette Société (dont les ateliers occupent

une superficie actuelle de 4.000 mètres car-

rés, va bénéficier sous peu d'extensions im-

portantes (fondrie charpentes métalli-

LISEZ NOS CONTES :
ILS VOUS DISTRAIRONT
LISEZ NOS ANNONCES :
ELLES VOUS SERVIRONT

EXCELSIOR

VOUS QUI CHERCHEZ
UN EMPLOI — UN EMPLOYÉ
VOUS TROUVEREZ
SI VOUS LISEZ NOS « PETITES ANNONCES »

LE COURONNEMENT DE L'IMPÉRATRICE D'ABYSSINIE A ADDIS-ABABA



LA VEILLE DES FÊTES, LE RAS TAFARI ARRIVE A ADDIS-ABABA



LE CORTEGE SORT DE L'EGLISE SAINT-GEORGES APRES LE COURONNEMENT



LE VOILE ENTOURANT LE TRONE TOMBE LAISSANT VOIR L'IMPÉRATRICE



LES TIMBALIERS DU CORTEGE PASSENT, SOUS L'ARC DE TRIOMPHE



LE RAS TAFARI, RÉGENT ET HÉRITIER PRÉSUMPTIF, PASSE SUR SA MULE
C'est le 11 février qu'à Addis-Ababa, capitale de l'Ethiopie, a été couronnée en grande pompe l'impératrice Zéoditou, succédant au négus Lidji Iyassou, déposé par ses sujets pour avoir embrassé le culte musulman. Les Abyssins, en effet, sont chrétiens et la nouvelle



LE « GUEBBEUR », REPAS RITUEL, COMPOSÉ DE VIANDE CRUE PIMENTÉE
souveraine a été couronnée dans l'église Guiorgis (Saint-Georges), par l'abouna Mathéos, primat d'Ethiopie. L'impératrice fut ensuite présentée au peuple sous un dais d'or, en présence des ministres des légations alliées. Puis un défilé pittoresque se déroula en ville